

INTRODUCTION

Servet ERTUL, Jean-Philippe MELCHIOR
ET Christian LALIVE D'ÉPINAY

« Comme tout le monde, je n'ai à mon service que trois moyens d'évaluer l'existence humaine : l'étude de soi la plus difficile et la plus dangereuse, mais aussi la plus féconde des méthodes ; l'observation des hommes, qui s'arrangent le plus souvent pour nous cacher leurs secrets ou pour nous faire croire qu'ils en ont ; les livres, avec les erreurs particulières de perspective qui naissent entre leurs lignes. »

Hadrien (76, #117#138)

Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*.

À l'occasion de ce dernier ouvrage¹ consacré aux parcours sociaux, il nous semble heuristique de revenir sur la genèse de ce concept en revisitant brièvement ce que les sciences sociales ont produit sur la question des deux côtés de l'Atlantique. En Amérique du Nord, les auteurs privilégient depuis longtemps l'entrée par l'individu pour rendre compte des phénomènes et des faits sociaux. Après les travaux de l'école des Relations Humaines d'Elton Mayo (CROZIER, FRIEDBERG, 1981 ; BERNOUX ; TRIPIER, 1997 ; SAINSAULIEU, 1987), c'est à l'école de Chicago, sous l'égide d'Everett Huges principalement², que l'on doit les apports méthodologiques et théoriques les plus importants qui concrétisent l'approche compréhensive formalisée par Max Weber. En effet, à partir des « parcours de vie » (LALIVE D'ÉPINAY, 2012), des « récits de vie » (BERTAUX, 1997)³, des « histoires de vie » (de GAULEJAC, 1999, 2009), des « biographies » des individus singuliers (BECKER, 1986 ; PENEFF, 1990), le sociologue est invité à repérer les régularités sociales et la part de la contingence. L'approche de Huges a été

1. Outre les directeurs, ont participé au comité de lecture de cet ouvrage : Jacques Broda, Pierre Doray, Pascal Guibert, Frédérique Leblanc, Jean-Marie Le Goff et Catherine Negroni, qu'ils en soient remerciés. Nous remercions aussi M^{me} Évelyne Augis qui a eu la lourde tâche de la relecture efficace et attentive de l'ouvrage.
2. Voir en particulier le numéro 27 de la revue *Sociétés contemporaines* (1997) consacré à Everett Huges.
3. L'ouverture de cet ouvrage est assurée par la contribution de Daniel Bertaux.

poursuivie par deux auteurs majeurs de la sociologie américaine qu'il a formés, Erving Goffman et Howard S. Becker, que l'on désigne communément comme les représentants de la deuxième école de Chicago. Plus récemment, dans son travail d'exploration des parcours de vie (*life course*), Andrew Abbott (2001, 2010) a mis l'accent sur les bifurcations et les ruptures (*turning points*) occasionnées par les événements traversés.

En Europe, c'est d'abord à Martin Kohli (1985, 1986, 1989) que nous devons la première conceptualisation des parcours de vie. Le couple institutionnalisation-désinstitutionnalisation rend compte du rôle plus ou moins prégnant joué par les pouvoirs publics pour accompagner les parcours sociaux des individus. Quant au concept de « Parcours sociaux », tel que nous le définissons, nous le devons à Michel Grossetti qui l'utilise tout d'abord sous la dénomination de *trajectoires sociales* dans son article de la *Revue Française de sociologie* en 1986 et, vingt ans plus tard (2006), dans un autre article publié aux *Cahiers internationaux de sociologie* sous le titre « L'imprévisibilité dans les parcours sociaux ». Soulignant le fait que « la sociologie française en particulier propose peu de ressources théoriques pour analyser des changements brusques et imprévisibles, des ruptures de sens ou des bifurcations », l'équipe « Bifurcations » (BESSIN M., BIDART C. et GROSSETTI M., 2010, p. 7) a conféré une place importante aux événements qui peuvent entraîner des bifurcations, voire des ruptures dans le déroulement des parcours des individus. Ces auteurs évoquent l'intérêt grandissant des sciences sociales pour les parcours. En effet, il suffit de rappeler par exemple que la revue *Enquête* a consacré un numéro spécial au thème « Biographie et cycle de vie » en 1989 (n° 5), que la *Revue Française de Sociologie* a publié, l'année suivante, un dossier entier sur la question (« L'approche biographique ») et que, enfin, la revue *Sociétés contemporaines* (n° 27) est revenue en 1997, sous la direction de Jean-Michel Chapoulie, sur l'apport majeur d'Everett Hugues et de l'école de Chicago, dans ses deux premières périodes, dans la compréhension des rapports sociaux. Enfin, l'ouvrage intitulé *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement* (*ibid.*, 2010) est venu en quelque sorte compléter ce travail de réflexion sur les parcours, entamé par une bonne partie de la sociologie française depuis une trentaine d'années. On comprend mieux le succès important du colloque international organisé au Mans en novembre 2010, qui a réuni plus de 150 chercheurs venant non seulement de nombreux pays francophones, mais aussi d'Amérique latine.

Selon le dictionnaire Larousse, le *concept* correspond à une « idée générale et abstraite que se fait l'esprit humain d'un objet de pensée concret ou abstrait, et qui lui permet de rattacher à ce même objet les diverses perceptions qu'il en a, et d'en organiser les connaissances ». En faisant nôtre cette définition consensuelle, en nous appuyant sur notre propre expérience de recherche et sur les ouvrages que nous avons déjà publiés, et en tenant

bien sûr compte de l'évolution du regard des sciences sociales sur le sujet, il est maintenant temps pour nous de proposer une définition du concept de *parcours social*. Ce concept émergent de parcours social se réfère, selon nous, aux deux catégories que la philosophie qualifie de modales, à savoir la nécessité (contraintes de toutes natures) et la contingence (*ie* manière d'être d'une réalité susceptible de ne pas être, en fonction des événements notamment). En effet, tout parcours individuel est à la fois conditionné par les contextes dans lesquels il s'inscrit, y compris sur le plan ontologique, et marqué par les événements traversés, qu'ils soient d'ordre biographique (rencontres, premier emploi, naissance, décès...) ou d'ordre socio-historique (grands événements, conflits, mouvements sociaux...) et environnemental (catastrophes naturelles). Malgré cet ensemble qui s'impose à lui, l'individu ne renonce pas aux marges de liberté dont il se sert pour y faire face et pour s'affirmer en tant que sujet. En raison de ce triple ancrage (contraintes/ressources, contingence/événements, affirmation de soi/sujet), ce concept émergent se situe au carrefour de plusieurs champs sémantiques, tels que les politiques publiques, les temporalités, l'individualisation et la subjectivation (singularisation).

Pour comprendre et rendre compte du social, le sociologue ne doit pas seulement se préoccuper des catégories sociales (groupes, milieux, classes) et de ce qui les différencie⁴, il doit également s'intéresser aux individus qui les constituent, en tant qu'êtres singuliers marqués par des expériences socialisatrices diverses et variées. Cet intérêt pour la manière dont ces individus perçoivent le monde, pour la variété de leurs comportements en fonction des domaines où ils se situent, et pour leur parcours social singulier, s'adosse au constat selon lequel les faits sociaux « ne sont pas indépendants des formes individuelles, mais vivent à travers ces formes individuelles que l'on peut tantôt *désingulariser* par des mesures statistiques, tantôt singulariser par l'étude de cas, l'observation directe des comportements, etc. » (LAHIRE B., 2013, p. 6). À l'opposé de ceux qui réduisent le social au collectif et qui pensent qu'il est peu intéressant pour le sociologue de saisir le singulier, la co-direction de cet ouvrage estime, au contraire, que ce passage par les individus permet de mieux comprendre la diversification des parcours et la complexification de nos sociétés contemporaines. D'autres auteurs avant nous avaient déjà pointé la spécificité de la deuxième modernité qui se caractérise par l'individualisation des parcours de vie et une certaine atomisation (MARTUCELLI, 2002, 2005, 2006; KAUFMANN, 2001, 2004, 2012; MICHEL, 2012; TOURAINE, 2013).

L'affirmation selon laquelle tout individu est le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet (de GAULEJAC V, 2009, en particulier)

4. La catégorie socioprofessionnelle, parce qu'elle cristallise un grand nombre de caractéristiques sociales, est l'une des variables les plus utilisées par les sociologues. Voir en particulier l'ouvrage de A. DESROSIÈRES et de L. THÉVENOT, 2012.

signifie, d'une part, que nul être humain ne peut se construire et se développer sans les étayages, sans la culture, sans l'histoire que lui offre le milieu où il est né, sans les espaces qu'il traverse, sans ceux qui l'accueillent ou le rejettent, et d'autre part, qu'il tente d'être le maître de son parcours de vie. Une part importante des sciences sociales s'est attachée à montrer comment, au cours de cette construction et de ce développement rarement linéaires, ce milieu va marquer l'individu, agissant sur lui pour qu'il s'y intègre le mieux possible. Cependant, ce que nous pouvons désigner, par commodité, comme des déterminations multiples, tant psychiques (depuis Freud) que sociales (depuis Durkheim jusqu'à Bourdieu), tant spatiales (Di MEO, 2011) que temporelles (BRAUDEL, 1979; ELIAS, 1974; RICŒUR, en particulier 1985, ROSA, 2010, GROSSIN, 1996), le confronte à des tensions et des contradictions qui le conduisent à faire des « choix » (consciemment ou inconsciemment ou encore de façon routinière), à dégager des compromis, à trouver des issues. Autant d'occasions pour affirmer son désir d'échapper aux pesanteurs du contexte ou de tirer le meilleur parti de celui-ci.

Sans doute que cette aspiration à maîtriser le cours de sa vie et à lui donner un sens fut présente à toutes les époques et sous toutes les latitudes. Cependant, poursuivant le long processus d'individuation amorcé au XVIII^e siècle dans les États européens, ce sont les sociétés contemporaines qui ont conduit le plus grand nombre à se penser comme libres et capables d'orienter leur vie selon leurs choix. Sans être une injonction, « réussir sa vie » notamment par la maîtrise de son cours et la réalisation de ses projets fait figure de valeur partagée. Si l'on peut donc admettre que cette quête d'autonomie est une des caractéristiques de nos sociétés, se pose alors la question essentielle de savoir de quelles manières l'individu contemporain la concrétise, sachant que les ressources pour atteindre cet objectif d'autonomie sont très inégalement réparties⁵ et que les contraintes auxquelles il doit faire face se renouvellent et se complexifient.

Alors que le précédent ouvrage a exploré l'*individualisation* des parcours sociaux (cf. *supra*), qui traduit « l'action extérieure qui fait de l'individu un être singulier » (ERTUL E., MELCHIOR J.-P., WIDMER E., 2013) ou « le fait d'être traité ou considéré par le monde social comme un individu séparé des autres individus et non comme membre d'une catégorie ou d'un groupe » (LAHIRE B., *op. cit.*, p. 44), le présent ouvrage entend étudier l'*individuation* de ces parcours, c'est-à-dire, les processus d'affirmation du sujet qui permettent leur singularisation. Ces processus d'affirmation tout en étant fortement contraints peuvent prendre forme à partir des marges de liberté dont l'indi-

5. La perte d'emploi, le chômage, la précarité, les ruptures biographiques, les conflits... constituent pour des millions de personnes des moments récurrents dans leur vie. Il leur manque alors, pour reprendre les mots de Robert Castel (2005, p. 123), « les supports objectifs pour accéder à un minimum d'indépendance, d'autonomie, de reconnaissance sociale, qui sont les attributs positifs que l'on reconnaît aux individus dans nos sociétés ».

vidu peut se saisir. Ainsi, nous retrouvons deux grandes catégories modales qui structurent la condition humaine, la nécessité et la contingence (VUILLEMIN J., 1984), dont seule l'articulation raisonnée permet de comprendre la non-linéarité tant de l'Histoire collective que des parcours individuels.

Dans le domaine de l'Histoire, par-delà les conditions économiques, sociales et politiques nécessaires au surgissement de tout événement, il faut des individus pour inscrire dans le réel ce qui n'était qu'une virtualité parmi d'autres. Grâce à leurs initiatives et leur volonté de donner vie à leurs projets, ils introduisent cette part de contingence qui réduit la prévisibilité de l'Histoire à la portion congrue. Autrement dit, la concrétisation d'un possible ne doit jamais faire oublier que d'autres évolutions historiques étaient aussi envisageables. Il n'est pas question ici d'écarter le principe de causalité, mais d'admettre la possibilité, *a posteriori*, que les sociétés aient pu emprunter d'autres directions plus ou moins différentes. Par exemple, il n'est pas exagéré d'imaginer que, sans Staline, la construction du système soviétique dans les années 1920 ait pu conduire à une formation sociale vraisemblablement bureaucratique de type nouveau, mais fort différente de celle, bien réelle, qui s'est maintenue jusqu'en 1953 avec Staline (MELCHIOR J.-P., 1990).

Dans le domaine des parcours des individus, il en va de même : c'est dans un contexte fait de contraintes et de nécessités, mais aussi d'opportunités et de rencontres (KAUFMANN, 2012 en particulier), que l'individu va chercher à devenir sujet (processus de subjectivation). Donnant à son parcours toute sa singularité, l'affirmation du sujet qui peut, comme l'on va le voir, se décliner de différentes manières, signifie pour lui s'autoriser à mener sa vie le plus en adéquation possible avec ses valeurs et ses aspirations, et à orienter son action pour que celle-ci ait du sens et s'inscrive dans son histoire, « une histoire qui tienne et qui le tienne » (DUJARIER M.-A. 2006, p. 45 ; voir également RICŒUR P., 1985 ; ARENDT H., 1983). Pour le sujet, produit et constructeur de son histoire (de GAULEJAC, *op. cit.*), le sens qu'il confère par exemple à son travail participe à la cohérence de son identité voire préserve sa santé mentale.

Les formes de subjectivation auxquelles fait référence cet ouvrage concernent donc le processus par lequel un individu devient un sujet, c'est-à-dire quand il advient à la capacité de défendre ses choix (ses idées, son engagement syndical ou politique...), son orientation sexuelle, d'affirmer son point de vue face aux stratégies d'emprise des organisations, de résister aux logiques dominantes que cela soit celle du système économique ou celle de l'obscurantisme dans certains pays, à la brutalité de la dictature, ou de s'auto-déterminer librement en sachant mettre à distance ce qui a pu aliéner son autonomie (alcoolisme et autres addictions...).

La première déclinaison de l'affirmation de soi comme sujet, qui est la plus commune, consiste à se rendre autonome vis-à-vis de ses parents. Dans

les sociétés de la modernité tardive, la quête d'autonomie qui conduit le jeune adulte à s'insérer dans le monde du travail, à quitter le domicile parental et à assumer les différentes charges de la vie en autonomie (se loger, se nourrir, s'assurer,...), peut couvrir une longue période. L'allongement de la durée des études, les difficultés pour obtenir un emploi stable, le recul de l'âge de la parentalité dans nos sociétés de la post modernité témoignent d'un passage de plus en plus tardif à l'autonomie individuelle et familiale. À cet égard, il a déjà été argumenté que les âges de la vie (jeunesse, âge adulte, vieillesse) connaissent une forte désynchronisation des transitions entre elles (CARADEC V., ERTUL S., MELCHIOR J.-P., 2012). La grave crise économique que connaissent la plupart des pays occidentaux, dont les conséquences sont encore plus désastreuses sur le reste du monde, et le recul des protections sociales rendent plus difficile et moins inéluctable l'accès à l'autonomie.

La seconde déclinaison de la subjectivation concerne les projets (de formation, professionnels, résidentiels, familiaux...) grâce auxquels le sujet entend tant bien que mal s'affirmer. Renvoyant à son imaginaire, ils sont autant de projections de soi dans l'avenir (BOUTINET J.-P., 1990). Leur concrétisation est rarement évidente dans la mesure où l'individu doit surmonter les contraintes qui s'exercent sur les choix faits en amont pour atteindre l'objectif fixé, sans oublier celles qui pèsent lors de la réalisation proprement dite du projet. Tout en montrant que les parcours sociaux des individus résultent le plus souvent d'une tension entre ce qu'ils entendent réaliser et le contexte social auquel ils ne cessent de se confronter, plusieurs contributions présentes dans cet ouvrage s'attachent à décrire le contenu même du projet, ce qui lui donne sa force. Il ne fait guère de doute que ce contenu est conditionné par les transformations majeures que connaissent les sociétés occidentales depuis le début du xx^e siècle.

Il y a aussi subjectivation quand le sujet défend, pour soi-même (HONNETH, 2000) et pour les autres, une position de résistance à l'égard des logiques de domination et/ou d'exploitation, des pratiques et des représentations discriminantes. Sans négliger la connaissance des rapports de force en présence qui est toujours utile, le sujet ne craint pas d'affirmer sa position même s'il se sait en situation minoritaire. L'engagement associatif, syndical ou politique traduit dans la durée, à la fois cette capacité de porter un regard critique sur le monde tel qu'il est, et ce désir de le changer.

Enfin, l'individu s'inscrit dans un processus de subjectivation quand il fait le choix de dépasser ce qui l'empêche de vivre ou le met à distance. Qu'il s'agisse de s'extraire progressivement de la souffrance du traumatisme, de se libérer de l'assujettissement à une addiction, de se donner un nouvel horizon après un grave accident, le chemin souvent escarpé de la reconstruction de soi-même, celui de la résilience, passe par une victoire du sujet sur la sujétion. La réflexivité qui est à l'œuvre permet de rompre avec la logique de la répétition.

On l'aura compris, cette affirmation du sujet peut signifier un infléchissement, un tournant, voire une rupture dans le parcours de l'individu dès lors qu'elle induit une redéfinition de son identité. Nous suivons volontiers Jean-Claude Kaufmann (2011, p. 119) lorsqu'il explique que « l'identité est une notion complexe, qui combine l'idée de la continuité de nous-mêmes et les facettes multiples que nous pouvons afficher selon les circonstances, la capacité à nous inventer sans cesse différents ». Cependant, la perception de la continuité de nous-mêmes et l'affichage de multiples facettes en fonction des contextes sociaux traversés n'interdisent pas que s'opèrent de profonds réaménagements de ce que nous sommes et, en conséquence, de notre rapport aux autres et au monde. Ce que nous entendons par redéfinition identitaire correspond au changement que l'individu choisit d'effectuer sur un élément essentiel de son identité. Un tel changement n'est en rien anodin. S'il est attendu de lui des effets émancipateurs, il n'est pas rare qu'il soumette l'individu à une forte tension entre ce qu'il a été et ce qu'il entend être désormais (de GAULEJAC V., 1987).

Il appartient à la sociologie d'éclairer ces « choix » et ces décisions individuels qui sont, comme le souligne Bernard Lahire (*op. cit.*, p. 38), « des phénomènes explicables à la fois par les expériences socialisatrices passées des individus [...] et par les conditions présentes de leurs actions (les contraintes objectives du contexte d'action) ». En effet, si les processus d'affirmation du sujet méritent d'être décrits et analysés, c'est en tenant compte des contextes sociaux qui rendent possibles de tels comportements. Aussi, en plaçant au cœur de leur contribution les individus singuliers et leur parcours, les auteurs réunis pour cet ouvrage tentent de montrer de quelle manière ces individus mobilisent certaines manières d'être ou dispositions favorables à l'entrée dans une autre phase de leur vie, tout en s'appuyant sur celles qui émergent et qui se constituent dans le nouveau contexte d'action étudié. Ce faisant, les auteurs écartent toute « dérive dispositionnaliste » qui conduirait à affirmer que tout est joué d'avance.

Présentation de l'ouvrage

Pour l'ouverture qui précède les quatre parties de l'ouvrage, la parole est donnée à un auteur qui a beaucoup contribué à la légitimation des entretiens biographiques dans la sociologie française et au-delà. Il s'agit de Daniel Bertaux qui s'interroge sur « comment dégager, à partir de récits d'expériences de vie singulières, des descriptions de contextes sociaux et des explications sociologiques compréhensives ? » Longtemps directeur de recherches au CNRS et ancien président de l'AFS, l'auteur a adopté les récits de vie comme méthode tout au long de sa carrière. Il a défendu contre vents et marées, y compris contre une grande partie de la sociologie (notamment P. BOURDIEU, 1986), cette méthode pourtant bien connue en littérature

(LEJEUNE, 2004) et en philosophie (RICŒUR, 1983, 1985-a et 1985-b en particulier). Il semble qu'on admette davantage aujourd'hui la pertinence de cette démarche qui consiste à entrer par l'individu et sa perception du monde (mise en intrigue de sa propre vie, RICŒUR, 1983, 1985-a et 1985-b) pour rendre compte des phénomènes et des rapports sociaux. Inscrite dans la tradition de la sociologie compréhensive, qui doit rester en lien avec la sociologie factuelle, cette méthodologie ancre la théorie dans les matériaux subjectifs recueillis (objectivation des subjectivités, voir notamment CHAPOULIE, 1997). En effet, les récits de vie constituent un moyen efficace pour suivre et rendre compte des cours de l'action et, pour l'auteur, le chercheur est obligé de revenir sur ces matériaux en prenant en considération les sept propriétés des récits de vie qu'il nous présente. À partir d'une démarche micro-sociologique, on peut aisément déboucher sur une analyse à d'autres échelles (méso voire macro-sociologique). Pour Daniel Bertaux, celui qui raconte sa vie veut la rendre publique. Il ne s'adresse pas seulement au chercheur, mais à travers lui à toute la société.

La première partie de l'ouvrage consacrée aux premiers ancrages de la subjectivation est composée de quatre contributions qui ont pour point commun l'enfance et l'adolescence. Dans le premier texte « Autobiographie, traumatisme et psychanalyse », les deux auteurs (Kyriaki SAMARTZI et Nikalaos PAPACHRISTOPOULOS) étudient les traces des événements traumatisants que l'écrivain Sarah Kofman a traversés pendant son enfance (déportation et disparition de sa famille dans les camps de concentration) et qui l'ont conduite au suicide. Le second texte, « Ressources et stratégies éducatives des familles précarisées face à l'offre de care » (Catherine DELCROIX), attire notre attention notamment sur le point de vue de l'enfant quand celui-ci est inscrit dans des dispositifs spécifiques d'accompagnement. Quant à la troisième contribution (Joël ZAFFRAN), elle explore « les parcours de l'enfance à l'adolescence » en tant qu'« épreuves de l'emprise », concept qui fait écho aux travaux de Vincent Caradec (voir en particulier 2012) sur la déprise liée au grand âge. Enfin, le dernier texte de cette partie, « Parcours analogiques d'adolescents placés ou l'arbre de la galère » (Benoît FROMAGE), étudie le parcours social de Govannos, un adolescent à la fois en marge de la société et en grande souffrance, dans une perspective propre à la psychologie clinique (Test de l'arbre).

La seconde partie s'intéresse aux parcours professionnels et au rôle qu'y joue la subjectivation. Dans la lignée des travaux réalisés outre-Atlantique, en particulier par Andrew Abbott (turning point), le texte « Parcours de reconversions professionnelles volontaires : entre changement et "vocation de soi" » (Catherine NEGRONI) analyse les bifurcations et ruptures biographiques provoquées par les événements traversés par les individus singuliers. Ensuite, la contribution « Parcours d'accès au professorat du secondaire : logiques sociales et reconstructions subjectives » (Pierre PÉRIER) montre les

limites des matériaux subjectifs recueillis (témoignages des futurs enseignants sur le « choix » de leur métier) en soulignant le rôle joué par des facteurs plus objectifs (institutions scolaire et familiale en particulier). Dans le prolongement du texte précédent, le chapitre qui a pour titre « Quand l'enseignant adulte interroge son parcours en travaillant ses écrits d'école » (Bruno HUBERT) rend compte d'une recherche-action. Celle-ci a pour but de placer les futurs enseignants dans une démarche réflexive en les conduisant à s'interroger sur les matériaux subjectifs qu'ils ont produits eux-mêmes dans leur enfance (journaux intimes, écrits d'école, copies...). Enfin, la dernière contribution de cette partie « Peindre et vivre de sa peinture, parcours croisés de trois artistes peintres » (Servet ERTUL) explore l'enfance et la jeunesse de plusieurs artistes pour rendre compte de l'articulation entre les contraintes sociétales et les marges de liberté que les individus essaient de conquérir et de maintenir grâce à la peinture, autrement dit de l'articulation entre la nécessité et la contingence.

La troisième partie, composée de six contributions, traite de la redéfinition identitaire. Ici, les auteurs s'intéressent aux processus de bifurcation et surtout de rupture qui modifient en profondeur le déroulement de l'existence humaine. Tout d'abord, le chapitre « des métamorphoses au raccommodement par le récit de vie. L'exemple d'anciens appelés en Algérie » (Corinne CHAPUT-LE BARS) ramène à la surface, après un très long silence à l'échelle d'une vie, les traumatismes enfouis de soldats français témoins des pires exactions pendant la guerre d'Algérie. Dans un deuxième chapitre, « la gestion des violences et des souffrances dans un quartier populaire de Martinique : deux parcours de reconstruction identitaire », l'auteure (Véronique ROCHAIS) décrit minutieusement, à partir d'une démarche ethnographique, les mécanismes de la domination masculine qui conduisent ces femmes à rompre avec la structure familiale et à s'engager dans la défense des victimes de violences conjugales. La contribution consacrée aux « parcours Trans : ou l'art de résister aux contraintes locales » étudie les difficultés inhérentes aux changements de sexe qui nécessitent non seulement une transformation du corps par intervention chirurgicale, mais aussi une modification de l'état-civil (Arnaud ALESSANDRIN). Pour mener à bien ce changement radical d'identité, les individus s'engagent dans une véritable course d'obstacles réglementaires et géographiques. Viennent ensuite deux textes qui abordent la question de l'alcoolisme et de ses conséquences sur la redéfinition identitaire. Le premier, « Hommes et femmes face à la "liberté de s'abstenir de l'alcool" : des parcours sociaux contraignants » (Nicolas PALIERNE et Ludovic GAUSSOT), s'attache à montrer les contraintes de l'addiction qui nécessitent l'aide des « autres généralisés » (BERGER et LUCKMANN, 1989) les plus proches (famille, amis, collègues...). Le second, « de l'alcoolisme à l'abstinence : des parcours de vie entre ruptures et recherche de lien social » (Jean-Philippe MELCHIOR et Youenn RIOU), sans

négliger le rôle joué par l'entourage, insiste davantage sur la portée et les limites de la décision individuelle d'abstinence qui ne garantit pas une éventuelle rechute. Enfin, le dernier chapitre, « se distancier du "home" de l'enfance : la mixité conjugale comme suite d'un parcours de mobilité » (Catherine THERRIEN), nous conduit vers les conséquences identitaires de la mixité culturelle intrinsèque à la formation d'un couple issu de deux cultures distinctes. Cette mixité qui prolonge une expérience de la mobilité tant sociale que géographique permet la mise à distance des cultures d'origine.

La quatrième et dernière partie, composée de cinq chapitres, explore les origines, les limites et les effets de l'engagement individuel et/ou social, en tenant compte des marges de liberté et des ressources dont disposent les individus. Le premier chapitre, « l'événement. Un élément clé pour l'analyse de l'engagement militant » (Francisca GUTIERREZ), constitue une sorte inventaire sur le rôle joué par les événements d'échelles différentes (grands événements, événements individuels) sur les parcours militants. Le second texte, « d'une génération à l'autre : des parcours militants de syndicalistes au Brésil » (Kimi TOMIZAKI), a pour objet l'engagement de militants syndicalistes de l'industrie automobile de Sao Paulo. La nouvelle génération militante socialisée par la génération précédente a su prendre une certaine distance avec cette dernière et adopter des stratégies différentes de celles des aînés. Le texte suivant, « la mise en récit de l'engagement : contribution à une sociologie de l'expérience publique » (Éric DOIDY), analyse une mobilisation d'envergure dans le secteur agricole qui réunit des groupes de pression aux cadres d'interprétation différents (GOFFMAN, 1991). Leurs divergences profondes ne les empêchent pas de s'inscrire dans une logique d'action plus ou moins commune face à une situation que les acteurs considèrent comme sans horizon. L'avant-dernier chapitre, « l'affranchissement d'un destin homosexuel : le projet de paternité » (Emmanuel GRATTON), nous permet de comprendre de quelle manière les homosexuels, longtemps stigmatisés et marginalisés, ont su s'organiser et obtenir par leur engagement une normalisation sociale permettant d'adopter des enfants pour former une famille reconnue légalement et légitimée socialement. Enfin, avec la dernière contribution de cet ouvrage, « circulations entre prolétariat et sous-prolétariat : à la recherche d'alternatives à la domination depuis mai 68 » (Patrick BRUNETEAUX), nous ne sommes plus dans le registre de l'engagement de l'individu dans un collectif, mais au contraire dans celui de l'affirmation individuelle qui conduit le sujet à des formes radicales de refus des « structures surplombantes » (BOLTANSKI et THÉVENOT, 1991 ; BOLTANSKI, 2012).

La direction de cet ouvrage a mis plus de temps que prévu initialement pour le finaliser. En premier lieu, il a fallu dégager une structuration pertinente des parties qui permet à la fois de conférer une cohérence à la

démonstration et d'éviter les redondances. En ce sens, il a été demandé aux auteurs, parfois à plusieurs reprises, de revoir leur contribution afin qu'elle s'inscrive au mieux dans le cadre conceptuel de l'ouvrage. On doit également souligner que la dimension pluridisciplinaire de la thématique nous a conduit à réunir des contributeurs venant d'horizons disciplinaires variés. Par ailleurs, les problèmes de traduction et de réécriture de certains textes ont également ralenti le processus de construction de l'ouvrage. Si le lecteur peut lire l'ouvrage dans son déroulement chronologique, il a aussi la possibilité de lire chaque contribution indépendamment des autres et sans tenir compte de l'ordre dans lequel les textes sont présentés.